

1

Si j'avais su ce qui allait arriver, je pense que j'aurais trouvé une bonne raison pour ne pas me lever ce matin-là. Parce que question changement de vie, on peut dire que j'ai fait le grand écart. La zone de turbulences en plein vol au moment de traverser un orage dans les airs, à côté, c'est de la rigolade. J'aurais pu faire semblant d'avoir une migraine carabinée, par exemple, ou une bonne vieille sinusite. L'avantage avec la migraine ou la sinusite, c'est qu'on vous laisse tranquille, à souffrir dans votre coin. L'excuse idéale, impossible à vérifier. C'est magique.

J'identifie le point de rupture entre ma vie d'avant et celle d'après, à 13 h 45 le 1^{er} avril, la veille de mon anniversaire, et ce n'est même pas une blague. Je m'étais retrouvée coincée dans un bistrot très, très, bruyant, dans lequel j'avais rejoint Max et les enfants, juste après avoir fait le marché. Comme tous les dimanches, j'avais acheté de quoi préparer un déjeuner copieux, et j'en avais

aussi profité pour faire les courses de la semaine à base de légumes et de produits frais. Ma bonne conscience et moi tenions à ce que tout le monde mange sainement, même si je n'étais pas dupe et retrouvais régulièrement des paquets de Pim's sous le canapé et des sachets de bonbons sous le lit d'Alice. Mais j'étais au clair avec moi-même, et j'avais décrété que c'était déjà pas mal. Il pleuvait ce jour-là, une sorte de bruine de début de printemps imbibait mes vêtements, et en traversant la place en direction du bistrot où nous avions nos habitudes, je m'étais fait la réflexion que c'était tout de même plus simple de naître en été, question organisation d'anniversaire : quelques gobelets, des salades de riz, un taboulé et une salade de fruits, et c'était dans la poche. Au lieu de quoi, on se caillait grave et je ne rêvais que d'une chose, m'affaler sur le canapé sous un plaid. J'avais salué deux ou trois voisins au passage, et tandis que je poussais la porte du *Bar des Amis*, quelqu'un m'avait tirée par le bras, arraché mes courses et poussée dans la salle du fond, celle que les propriétaires de l'établissement réservaient pour les grandes occasions. Je n'avais rien compris, mais je sentais bien que la suite n'allait pas forcément me plaire.

Les tables avaient été rassemblées pour n'en faire qu'une, immense, et au-dessus de la chaise principale, celle du milieu, se balançaient une quarantaine de ballons dorés. On m'avait assise de force juste en dessous, et je n'avais plus pu bouger un orteil. Tout s'était enchaîné immédiatement, j'avais été embrassée des dizaines de fois et des visages, connus ou moins

familiers, se penchaient vers moi pour m'embrasser, me serrer les épaules ou taper la discute avec des questions dignes d'un interrogatoire corsé :

— Alors, comment tu te sens, ça te fait quoi ?

— Franchement, tu ne les fais pas !

— Mais tu as l'air un peu fatiguée, non ?

— Il faut que je te parle d'une nouvelle crème dingue pour les rides.

— Tu ne veux pas qu'on parte en retraite de méditation, c'est de notre âge maintenant !

J'avais l'impression diffuse et pas très agréable d'être comme ces grands-mères qui ont un peu perdu la boule, à qui l'on rend visite dans leur maison de retraite le dimanche après-midi. L'angoisse. J'avais commencé à avoir des palpitations, mes mains tremblaient, et de grosses gouttes perlaient lentement mais sûrement le long de mes tempes. J'avais compulsivement retourné mon sac dans l'assiette de saucisson qui se trouvait en face de moi pour essayer d'y retrouver mes gélules d'homéopathie contre les bouffées d'angoisse, mais je n'avais que celles des enfants, à l'arnica. Tant pis, j'en avais avalé quinze d'un coup. De toute façon, au point où j'en étais, ça n'aurait pas changé quoi que ce soit ; d'ailleurs, ça n'avait strictement eu aucun effet, j'étais toujours aussi stressée.

En poussant la porte du bar, j'avais d'abord aperçu Gaëlle, ma meilleure amie, et puis juste à côté d'elle, en rang d'oignons, Seb, Stéphanie, Caroline, Nico, Antoine, et les autres. Vingt copains qui me regardaient les yeux écarquillés, la bouche en cœur,

sur le point de chanter *Joyeux anniversaire*. Et derrière eux, Max, mains jointes l'une contre l'autre, ses petits yeux plissés derrière ses lunettes antireflet, visiblement content de lui. Il l'avait fait. Il avait osé m'organiser une fête surprise alors que je déteste ça, sauf quand c'est moi qui organise tout, bien sûr, et quand je prétends être étonnée au moment de découvrir mes meilleurs amis réunis dans mon salon, un soir en rentrant après le boulot. Et en plus, il avait fait ça un midi. J'avais le bourdon rien que de penser aux soirées folles qu'on organisait au bon vieux temps, mais à nos âges, c'était terminé les soirées de trentenaires. Au lieu de faire la bringue jusqu'à 7 heures du matin, on préfère se retrouver avec les enfants pour boire un coup, juste après avoir acheté un poulet et des pommes de terre. Je ne sais pas qui a un jour décrété que c'était plus sympa, mais moi, je trouve ça déprimant. Un pied dans la tombe avant même d'avoir de l'arthrite, et en plus, on doit chaque fois supporter les hurlements des gamins des autres. Merci la vie.

J'étais posée là, à la manière d'un objet ancien, installée entre un mur et une table en zinc en plein milieu d'un vacarme à vous rendre sourde, dans un bar rempli de poivrots et de familles recomposées, la veille de mon anniversaire. Quelqu'un m'avait collé un gobelet de champagne dans la main, alors que j'avais arrêté de boire de l'alcool des mois plus tôt, et que personne n'avait pensé à me commander un bon vieux soda. Ça avait bien valu la peine de répéter pendant des années que je ne fêterais jamais mes quarante ans, puisque, mentalement,

j'avais arrêté de compter à trente. Quarante, je ne pouvais tout simplement pas l'envisager. Il paraît que c'est un cap, dans la vie, la quarantaine. Statistiquement, j'étais arrivée à peu près à la moitié de ma vie, et si tout se passait bien, il m'en resterait autant à vivre de l'autre côté de ce qu'on appelle le bel âge.

Le bel âge, le bel âge, ça restait encore à prouver. J'avais déjà commencé à m'inquiéter pour ma santé, pour mes finances, pour l'avenir de mes enfants, et je voyais débarquer la fin du monde à chaque flash info. Je voyais bien que j'étais un peu plus lente au démarrage, que ma patience avait maintenant de vraies limites, mon corps aussi, et qu'il me fallait au minimum huit jours pour me remettre d'un dîner qui s'était terminé à minuit. Et puis, je me posais des questions. Qu'est-ce que j'avais fait de ma vie jusqu'à présent, et surtout, qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ces quarante prochaines années ? J'étais larguée avec mes enfants, j'essayais toutes les pédagogies dont *Psycho Magazine* parlait, mon amoureux s'endormait chaque soir dans le canapé, et mes amis estimaient qu'aller au ciné à la séance de 22 heures, ça faisait un peu tard. À quel moment on avait basculé dans la dimension du troisième âge et des loisirs créatifs ?

Pourtant, ça avait bien commencé. J'étais plutôt rock'n'roll comme fille, avant les CDI, les responsabilités et la taxe d'habitation. J'ai quand même traversé les années 1980 et 1990, et croyez-moi, ça vous forge un destin, ce genre de choses. J'ai grandi avec Jennifer Beals, Dylan McKay, Drazic et *La Fête à la maison*, et j'ai dansé sur Gala sans que ce soit un vieux

morceau honteux, celui que le DJ ressort à 2 heures du matin pour les vieilles du fond de la salle, celles qui parlent du bon vieux temps des Malibu ananas. Quand j'étais ado, on roulait en Chappy ou en BWs, on devait avoir des unités sur notre carte France Télécom pour prévenir si on avait du retard et on avait le droit à quatre poses différentes sur les Photomatons. J'ai porté des sous-pulls qui grattent et des fuseaux, mangé des avocats-crevettes avant que ce soit la mode des *avocado toasts*, et de la macédoine de légumes dans des pamplemousses évidés. C'était la grande époque des oranges givrées, des bonbons Batna et des Yes à la récré. J'ai passé des heures sur le Minitel, et je me tapais la honte quand j'étais au téléphone et que mon père décrochait le combiné du bas pour me demander si ça allait durer encore longtemps ces histoires.

J'ai rêvé d'être Sophie Marceau dans *L'Étudiante* et d'embrasser Jean-Marc Barr dans *Le Grand Bleu*. J'ai eu un Discman sur lequel les CD sautaient dès que je marchais, et un Walkman *autoreverse* trop beau. J'ai eu ma carte d'abonnement au vidéoclub, fait des compilations sur cassettes et enregistré des bouts de sitcom sur les VHS de ma sœur. J'ai acheté des jambon-beurre à dix francs et tenté de communiquer avec mes potes sur mon Tadoo. Je crois que je n'ai jamais réussi. J'ai changé chaque semaine le message d'accueil de mon répondeur en fonction de mon humeur et de mon emploi du temps, et quitté des amoureux transis sans avoir à les virer de Facebook. On pouvait *ghoster* tranquillement il y a vingt ans. J'ai galéré avec le

service clients Noos, frimé avec mon premier Nokia, je savais me repérer sans Google Maps et mémoriser des dizaines de numéros de téléphone par cœur. Ma vie était sur les rails du succès, je le sentais. Et si on m'avait demandé à vingt ans comment j'imaginai ma vie plus tard, l'option de l'anniversaire fêté un dimanche midi entre un pilier de bar et des enfants hystériques n'aurait certainement pas fait partie de mes plans. J'avais raté quelque chose, de toute évidence, mais quoi ?

J'étais en train de passer en revue tous les choix que j'avais faits jusque-là, tout en écoutant distraitemment Gaëlle me parler du troisième nouvel amour de sa vie en trois mois, quand l'évidence m'a frappée : je n'étais pas au bon endroit, je m'étais trompée de route, je n'avais rien à faire là. Je rêvais de partir en courant, pour reprendre ma vie là où elle s'était arrêtée, avant mon mariage, avant la maison en location, avant le job en *open space*, avant les déclarations de nourrice à Pajemploi et les rappels de vaccins des enfants. Je devais retrouver la Jennifer Beals qui sommeillait en moi, et devenir une femme Barbara Gould, celle qui me faisait rêver quand j'avais dix ans. Mais est-ce que je pouvais vraiment tous les planter comme ça ?

Max s'était alors avancé vers moi en portant un fraiser, alors que primo, ce n'était pas encore la saison, et que deusio, je n'aime que les gâteaux au chocolat. Ça commençait bien. Il avait chantonné, heureux :

— À âge exceptionnel, cadeau exceptionnel !

Il m'avait tendu un énorme emballage que j'avais secoué dans tous les sens – un peu perplexe tout de

même parce que je lui avais bien précisé que je voulais le dernier roman de mon écrivain préféré ; or, là, ça ressemblait plutôt à l'intégrale de la Pléiade —, j'avais déchiré le papier d'un coup sec, pour tomber nez à nez avec la photo d'un appareil à smoothies, précieusement rangé dans un énorme carton. Dix ans de vie commune pour en arriver là, au secours. Je m'étais sentie hyperventiler, d'un coup. Ce n'était pas d'arnica dont j'allais avoir besoin, c'était d'un somnifère pour oublier très vite cette fête de l'angoisse.

J'avais regardé tout le monde, en m'arrêtant longuement sur chacun de ces visages connus, aimés. Ils souriaient, attendant ma réaction. Personne ne bougeait et moi, j'attendais que quelqu'un hurle de rire en voyant ma tête. La blague avait été bonne, maintenant passons aux VRAIS cadeaux ! Mais rien ne se passa. Je n'avais pas su quoi dire, jusqu'à ce que j'articule la première chose me passant par la tête. Si je ne partais pas de là, j'allais faire un malaise.

— Je suis désolée, mais je ne me sens pas très bien, je vais prendre l'air dix minutes. Mais surtout ne m'attendez pas, commencez sans moi !

J'avais attrapé ma veste, mon sac et mes granules d'homéopathie, et j'étais partie en courant, direction la gare. La pluie avait commencé à tomber au moment précis où j'avais posé le pied dehors. La loi des séries, bonjour. Quelque chose devait changer, et vite. J'étais pourtant loin d'imaginer à quel point ma vie allait être bouleversée.

2

Claire me regardait sans rien dire, en touillant une soupe à la tomate achetée au distributeur de la cafétéria, c'est-à-dire un local éclairé aux néons avec trois mange-debout et un tableau d'affichage en liège accroché sur un mur en crépi rose saumon. Désespérant.

— Mais dis quelque chose enfin !

— Tu as emporté le blender au moins ?

— Mais non ! Dis quelque chose sur ma vie !

Qu'est-ce que je dois faire ? Je suis larguée, là, tu ne vois pas ?

— Est-ce que Max t'a rattrapée ?

— Lequel ?

— Ton mari, Justine ! Pas ton ex, je sais qu'ils portent tous les deux le même prénom mais quand même, c'est lui qui partage ta vie depuis pas mal d'années maintenant...

— À force, je ne sais plus s'il la partage vraiment, c'est plutôt la fille de l'air en ce moment, Max.

— Le boulot ?

— C'est ce qu'il me dit, il a des soucis depuis la restructuration de sa boîte. Mais moi aussi, j'ai un job, et je continue quand même à m'occuper de la maison, de la logistique, des mômes. Max, quand il rentre pour dîner, c'est une caricature du type qui est resté bloqué dans les années 1950 : « Y a quoi à manger ? » Et le matin, je gère seule les départs à l'école et chez la nourrice, pendant qu'il flâne et siffote sous la douche.

— Parle-lui, on n'a rien inventé de mieux pour avoir des réponses aux questions, tu es au courant ?

— Évidemment, je lui ai parlé, mais il ne voit pas où est le problème. Il est convaincu que le fait de rentrer avec dix paquets de chips et de gâteaux en promo, c'est faire les courses. Tu vois la distance entre son idéal de vie et le mien.

— Je vois. Si j'avais un mec comme ça, je crois que je le quitterais direct.

— Je te jure, il y a des jours où je me dis que ce serait vraiment plus simple si je vivais seule avec les enfants. Au moins, je ne devrais pas avoir à gérer les affaires de Max. Il est pire que ma fille de treize ans, à laisser traîner ses affaires en vrac partout où elle passe. Il me fatigue. Et puis, sérieusement, est-ce que j'ai la tête d'une fille à qui on offre un appareil pour faire des smoothies ?

— Il a peut-être voulu te faire plaisir, tu ne crois pas ? Et il est juste mal tombé ou alors, il a été très

mal conseillé ; à ta place, j'irais interroger tes amis, ceux à qui il a demandé leur avis. Ou alors... je me poserais des questions sur les messages subliminaux que tu as fait passer !

— Quels messages subliminaux ? Tu veux rire ? Je lui avais fait une liste de ce que je voulais, et ce truc n'y était pas, tu penses bien. Il est là, le problème. Qu'il ne comprenne pas la liste de courses, passe encore, mais celle de mes cadeaux d'anniversaire, c'est abusé.

Je replongeai le nez dans mon chocolat chaud devenu froid lorsque notre N+1 se matérialisa à côté de nous, comme par magie. Amandine, la nouvelle directrice du département, avec ses talons aiguilles et ses pantalons trop petits, sa coiffure non identifiée et ses lunettes papillon. Hors concours. Amandine, qui n'avait jamais bossé dans notre secteur et qui s'émerveillait de tout. C'est sûr que passer d'un vendeur de climatiseurs à une marque de fringues, ça devait lui changer la vie. Avec elle, c'était un défilé tous les jours. Dommage que notre cœur de marché ait eu vingt ans, sinon c'est évident que les *crop tops* lui auraient été à merveille. Amandine voulait tout révolutionner dans la boîte, elle avait de merveilleuses idées et n'arrêtait pas de nous répéter d'être plus agiles. « Allez les *girls*, on pense a-gi-li-té ! » Mais sortez-moi de là.

Depuis qu'elle était là, notre vie était devenue un enfer. J'en avais connu des managers à côté de la plaque, mais elle les surpassait tous. J'avais été embauchée deux ans auparavant, après avoir quitté une start-up qui m'avait fait prendre quinze ans ; pas

difficile, quand toutes mes collègues de vingt ans me demandaient quelle école de commerce j'avais faite. Aucune. J'étais allée à la fac, filière linguistique, option langues mortes. C'est sûr que côté carrière, j'avais galéré plus que les autres, mais ce n'était rien comparé au fait de bosser pour des gamins nés avec un *business plan* dans la bouche.

Dans une start-up, c'est bien simple, c'est tous les jours la fête et on est tous copains. C'est comme ça que je m'étais retrouvée à faire le boulot à la place de ma boss, qui avait dix ans de moins que moi, mais un bac+8 en ayant fait trois Erasmus. À mon époque, les destinations Erasmus se cantonnaient à un périmètre restreint, genre Dublin ou Barcelone. Les enfants nés en 2000, eux, font leur année de césure dans la Silicon Valley ou en Chine. Ma N+1 de vingt-cinq ans avait donc pris l'habitude de passer à mon bureau le soir à 18 heures pour me demander en soupirant si je ne pouvais pas la dépanner, parce qu'elle avait soit un dîner avec des investisseurs pour une levée de fonds, soit un séminaire sur l'avenir des *digital natives*, et que moi, avec mes études littéraires, je le ferais tellement mieux qu'elle... Difficile de refuser quand elle vous rappelle à quel point vous êtes « copines ». Je ne sais plus combien d'apéros j'ai dû annuler comme ça à la dernière minute, après avoir bataillé pour trouver une baby-sitter trois semaines avant.

Chaque matin, je devais enregistrer toutes mes tâches à effectuer dans la *to do list* virtuelle accessible par l'ensemble de la *team*, afin de suivre au jour le jour

mes objectifs, pour que mon manager soit vraiment content de moi, dise que je suis un bon élément, et en profite du coup pour me demander si je ne pourrais pas refaire une présentation PowerPoint comme je savais si bien les faire, si ça ne me dérangeait pas, bien sûr, avant de partir en week-end, sur le coup de 19 h 30. J'étais vite devenue la pro des présentations de dernière minute, on me demandait de prendre le *lead* sur les prochains projets de partenariat et de préparer de plus en plus de nouvelles « prés' ». Je recevais, chaque heure, minimum trente notifications sur ma messagerie, chacune contenant au moins un de ces sigles : FYI, LMK, TBD, CDT. Parfois même dans une seule phrase. Il était essentiel, dans ces cas-là, de me concentrer sur le contenu intrinsèque du message, comme aurait dit mon prof de fac, et de ne surtout pas paniquer. Et puis, il y avait eu la goutte d'eau, cet e-mail important envoyé un lundi matin à 6 h 15 :

Il y a le comex qui se réunit et tu sais comme ils sont. Bref, je te fais pas un dessin, je te fais confiance, me déçois pas. Ah tiens, pendant que j'y pense, si tu peux me drafter un truc rapide pour le service com', tu serais au top. Je sais bien que c'est pas dans ton scope, mais je te donne le go, je sais que tu en es capable, tu joues gros là-dessus, NE ME DÉÇOIS PAS.

Une semaine après, j'avais démissionné pour un job dans lequel je comprenais ce qu'on me demandait. C'était là que j'avais rencontré Claire, ses cheveux bicolores et son trait d'eye-liner inimitable. On

n'avait rien à voir l'une avec l'autre, mais on s'adorait, c'était mon alliée, ma complice, mon seul repère dans l'*open space* immense dans lequel on nous avait tous parqués, nous, les collaborateurs. Au début, j'avais trouvé ça magnifique, ce plateau blanc et argent dans lequel on pouvait tous se croiser, comme une grande colonie de vacances. Au bout de deux semaines, je portais un casque antibruit comme les autres, et je faisais semblant de ne pas voir les collègues du fond, qui me faisaient de grands signes avec les bras pour attirer mon attention ou, pire, déjeuner avec moi à la cantine. J'évitais tout le monde, et on se retrouvait toutes les trois heures, Claire et moi, à la cafétéria au crêpi rose saumon du rez-de-chaussée, juste derrière l'accueil. On travaillait en binôme sur les mêmes projets. Rien de ce qu'on proposait n'était jamais accepté par la direction, souvent pour cause de problèmes de budget, mais en attendant, on rigolait bien. Jusqu'à ce qu'Amandine vienne vers nous.

— Hello les *girls*. Il faut que je vous parle, on se voit dans dix minutes dans mon bureau ?

Mais qui peut encore appeler les filles de ses équipes « les *girls* » ? Comme si on était des majorettes sur un campus américain. Amandine avait la peau pâle, les joues creuses, les cheveux qui tombaient et les traits tirés. Une sale tronche, en résumé. Ça ne présageait rien de bon quand elle était comme ça. C'était qu'on avait fait une erreur quelque part et qu'on allait certainement devoir refaire notre dossier pour le budget de l'année prochaine. Claire a avalé le fond de sa soupe

d'un trait, j'ai jeté nos gobelets et on a pris l'ascenseur toutes les trois, sans un mot. On se jetait des coups d'œil en souriant à moitié : Amandine se tenait très droite, face aux portes. Elle ne bougeait absolument pas, concentrée au max'. C'était le genre de fille qui prenait sa mission dans la boîte très au sérieux, alors que Claire avait développé un atelier de céramique à côté du boulot et moi, ma vie était suffisamment remplie pour que le travail ne soit pas mon seul centre d'intérêt. On se demandait toujours si elle avait une vie personnelle ou si elle dormait sur place.

Elle nous précéda dans son bureau, une sorte de cage en verre, et s'appuya contre le rebord de sa table de réunion personnelle. Quand elle s'asseyait de cette manière, c'était qu'on allait en prendre pour notre grade, et si elle ne prenait même pas le temps d'utiliser son fauteuil, c'était carrément mauvais signe. Je me redressai sur ma chaise en Plexiglas transparent, et écoutai.

— Les *girls*, j'ai une mauvaise nouvelle. On supprime des postes. Je ne vous cache pas que j'ai dû me battre pour vous garder toutes les deux, mais le reste de l'équipe ne sera pas renouvelé. Comme ce ne sont que des stagiaires, ça ne changera pas grand-chose, par contre, je compte sur vous pour continuer à travailler avec autant d'amour pour notre belle marque !

Claire toussa discrètement à côté de moi.

— Mais, Amandine, on a six stagiaires. Comment veux-tu qu'on absorbe tout ce qu'elles font pendant qu'on gère le reste ?

— J'ai confiance en vous ! Et puis, souvenez-vous, avec l'agilité, on arrive à tout ! Pensez *team building* !

— Et pour le prochain partenariat, on s'organise comment du coup ? Léa et Alex s'occupaient du client, tu veux qu'on reprenne aussi ? C'est costaud comme projet. À deux, on va avoir du mal à respecter les délais.

— J'allais justement y venir. Je vais devoir vous refuser votre semaine de congés pour Pâques, on va avoir besoin de monde comme vous pour clôturer l'année en beauté, mais comme vous êtes motivées, j' imagine que ça ne posera pas de problème ? Vous connaissez le secret de la réussite ? Allez, au boulot !

O.K. Super. La loi des séries, le retour.

Claire pivota vers moi.

— Pause-pipi ?

— Pause-pipi.

On remonta le couloir en sens inverse, en direction des toilettes pour femmes de l'étage du dessous. Personne n'y allait jamais, c'était l'étage des informaticiens, il n'y avait que des mecs.

— C'était quoi ce plan ? On va devoir encore bosser comme des galériens, et tout ça pour quoi ? Pour pas un centime de plus, tu vas voir ! Tu m'écoutes, Justine ?

Pas vraiment, je pensais plutôt à ma semaine de congés en moins, à mes stagiaires à qui on avait promis une embauche en CDD, à la prime qu'on n'allait jamais avoir malgré ce qu'on nous avait promis, à ce client qui n'allait pas nous lâcher une seule seconde et aux soirées que j'allais devoir consacrer à travailler sur ce projet, tout ça pour s'arracher les cheveux sur le meilleur

modèle de robe pour créer le buzz pour la prochaine saison. Par-dessus tout, je pensais aux lunettes forme papillon d'Amandine qui ne lui allaient tellement pas, et tout ça me donnait la nausée.

— JUSTINE ! Tu es avec moi ?

— Je n'en peux plus, Claire, de tout ce cirque. À quoi ça sert, franchement ?

— Je ne sais pas, peut-être à toucher notre paie à la fin du mois ?

— Oui, mais pourquoi ? Je veux dire, on n'a même pas le temps de le dépenser, ce fric, on passe notre vie dans ce bureau, on voit plus nos collègues que nos amis. Tu ne trouves pas qu'il y a un problème ? Et puis, ces lunettes, là, vraiment, il faut qu'elle change de monture, c'est pas possible.

— O.K., qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu ne veux pas qu'on monte un truc ensemble ? On change de vie ! On s'entend bien, on est complémentaires, on pourrait s'associer.

— S'associer pour faire quoi ? Tu sais, moi, tant que je peux faire mes céramiques...

— Il faut viser plus grand, Claire ! On végète, là ! On vaut mieux que tout ça. Il y a des jours où la seule chose qui me plaît ici, c'est mon nouveau siège de bureau inclinable trois positions, qui pivote sur lui-même.

— Mais je suis bien, moi, ici !

— Attends, il y a quoi qui cartonne en ce moment ? Le yoga ! Tout le monde fait du yoga ! On pourrait

ouvrir un centre, un endroit chaleureux, avec un café, des bouquins, des poufs moelleux, des ateliers...

— Mais c'est chiant, le yoga !

— Ou alors des chambres d'hôte en Ardèche ? Il suffirait de retaper une vieille ferme, de quitter Paris, et on pourra entendre les cigales au petit déjeuner.

— Ah oui, et tu veux passer tous tes week-ends de l'année dans les travaux et les vieilles pierres, te fritter avec les types du chantier, t'engueuler avec ton banquier et être à deux doigts de divorcer ? Pour ensuite réussir à ouvrir les locations en plein été, accueillir trois familles qui fumeront dans les chambres et dont les enfants en bas âge arracheront le papier peint, les voir refuser les petites confitures faites par un producteur local et préférer ramener des McDo dans la suite « Fleurs des champs » du rez-de-chaussée ? Non, mauvaise idée.

— On n'a qu'à lancer notre propre marque alors ! Des tee-shirts à messages ?

— Déjà fait par tout le monde...

— Attends, attends, attends ! J'ai trouvé ! On devient coach pour les femmes de quarante ans qui pètent les plombs !

— J'ai une idée : TU fais un break, parce que tu es une femme de quarante ans qui est en train de péter les plombs. Qu'est-ce qui t'arrive, Justine ? Je ne te reconnais pas !

— Je n'en sais rien, tout me fatigue. Mon mec, mes enfants, le boulot, même toi, tu m'agaces avec ton optimisme à toute épreuve. Tu ne vois pas que tout ça ne tient pas ? On se croirait dans un décor de théâtre. Si on

m'avait dit à quinze ans que ma vie ressemblerait à ça, je me serais révoltée bien avant. Et l'autre qui nous sucre notre équipe pour sauver son poste, comme si on ne l'avait pas vue venir avec ses gros sabots.

— Pourquoi tu ne prendrais pas quelques jours pour réfléchir ? Il te reste des RTT à solder, non ? Alors vas-y, et reviens en forme, ou reviens avec une décision ferme sur ce que tu veux faire de ta vie... Depuis que tu es rentrée de congé maternité, tu n'es plus la même. Pourquoi tu ne demandes pas à Max de te filer un coup de main avec les enfants ? Dis-le, si tu as besoin d'aide ! Moi, je m'occupe du reste ici.

Elle avait peut-être raison, au fond. Peut-être que je ne voyais plus les choses de la même manière depuis la naissance de mon deuxième enfant.